

Le gros poisson

H. POURRAT. Trésor des Contes, II, 59

Il y avait une fois un pêcheur qui avait trois fils. Il habitait une cabane de roseaux et de cailloux gâchés en terre au bord de la rivière, une pauvre cabane, moins haute que les osiers rouges d'alentour. Il avait une petite chienne et il avait une pouliche qu'il harnachait de deux paniers pour aller vendre son poisson à la ville.

Tous les jours les trois petits regardaient partir ces poissons, qui luisaient comme l'argent et comme l'or dans les fougères de la benne. Ils séchaient d'envie d'en avoir un pour eux, un qu'ils mangeraient tout entier à leur dîner de midi.

Un matin qu'ils avaient encore regardé partir la pêche, les yeux tout grands, ils rentrèrent en hâte dans la cabane et ils dirent à leur pauvre mère :

« Le père va tous les jours à la rivière, et jamais, jamais il ne rapporterait un poisson qui fût pour nous!

- C'est qu'il faut les vendre pour vivre, pauvres petits. » Mais quand son homme fut pour rentrer de la ville, elle alla au-devant de lui sur le chemin :

« Vois-tu, pauvre homme, il faudra qu'un jour tu pêches un poisson qui soit pour eux. Ils en ont tant envie qu'ils vont nous le manger arêtes et tout.

- Si tu le veux, je le veux, pauvre femme. Demain, je me lève d'un peu plus grand matin, et le premier poisson que je prends, il est pour les petits. »

De fait, le lendemain il se lève avant que le coq chante, au premier gris de l'aube. Il va à la rivière dans le brouillard, il jette son filet, le tire, et voilà qu'il amène un poisson si gros, si gros, qu'il n'arrivait pas à le hisser dans sa barque.

Si gros qu'il en était étonné, comme s'il avait reçu un coup dans le bréchet.

« Pauvre poisson, ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie, ce ne sera pas moi qui te donnerai la mort! »

Et, tout saisi, d'une façon qu'on ne pourrait pas bien dire, il remet le poisson à l'eau.

Il remonte un peu plus loin; à un endroit où les grands arbres faisaient noir, il rejette le filet dans la rivière.

Mais quand il le ramène, - voyez le sort! - il ramène le si gros poisson.

Cette fois il lui fallut le hisser dans sa barque.

« Pauvre poisson, tu es bien trop fait pour que je t'aye! »

Il retourne à la cabane sans pousser plus loin la pêche, et du chemin il appelle sa femme.

« Ha! pauvre femme, tu peux bien décrocher ta poêle la plus grande! Regarde ce que je t'apporte.»

Le poisson était si gros qu'il n'y avait pas de poêle où le faire cuire. Ma foi, ils allumèrent un grand feu entre les osiers: on mit la bête sur des pierres plates parmi les braises; et bien rôti, salé, arrangé sur un lit de cerfeuil et de menthe, croyez qu'un tel rôti se faisait dire monsieur.

Les trois petits tournaient autour, en humaient le fumet, le dévoraient des yeux, transportés d'aise et d'appétit. Il aurait fallu les voir s'y mettre. Ils tombèrent dessus comme la misère sur le pauvre monde. Et ils mangèrent tant qu'ils purent manger, tant qu'il y eut place pour bribe ou pour miette.

Cependant le poisson était si gros, si gros, que père, mère, enfants ne surent le finir. Ils appelèrent la petite chienne, ils lui donnèrent les restes. Elle en mangea jusqu'à devenir ronde comme un baril : elle ne vint pas à bout de le finir non plus. Alors on porta ce qui restait à la pouliche. La pouliche en mangea, en mangea : il en restait encore assez pour qu'on ne sût qu'en faire.

« Et allez, dit le père, je vais enterrer le demeurant dans le jardin, sous notre arbre d'épine! »

Il prit sa bêche, creusa une fosse sous une grande aubépine, au fond du jardin, et enfouit là ce qui restait du gros poisson.

Le lendemain, bonnes gens! la chienne avait trois petits chiens, la pouliche trois petits poulains.

« Il faut aller voir dans le jardin : qui sait ce que ç'aura pu faire! » ·

Et sous l'arbre d'épine, ils trouvèrent trois épées.

« Vous êtes trois, dit le père à ses garçons; vous prendrez chacun une épée, chacun un chien et chacun un cheval. »

On vit bientôt que le premier chien allait comme le vent.

On l'appela Va-si-vite-que-le-vent. Le deuxième brisait entre ses dents de grosses barres de fer. On l'appela Brise-fer. Le troisième, lui, brisait tout. On l'appela Brise-tout.

« Quand les chevaux seront assez forts pour vous porter, dit le père, vous partirez pour votre tour de France. Seulement, il ne faudra pas passer tous du même côté. Vous vous écarterez, de façon à prendre chacun du pays.

- Mais, dit l'aîné, quand le jour vint de partir, si mes frères sont malades, comment ferai-je pour le savoir? »

Le père leur donna à chacun une vessie de cochon bien gonflée.

« Quand vous verrez que d'un côté la vessie se dégonfle, vous saurez que celui de vos frères qui est allé de ce côté se trouve en grand hasard. »

C'étaient trois beaux morceaux de garçons, bien hardis; tous trois la joue vermeille, avec des yeux qui riaient, qui brillaient, et tous trois, petit mon ami, droits comme des cierges. Ils dirent à leurs père et mère qu'ils se comporteraient si vaillamment qu'un jour ils reviendraient les chercher pour leur donner, au lieu de leur pauvre cabane, quelque château où rien ne manquerait.

Alors chacun des trois prit son épée, appela son chien, monta sur son cheval et ils partirent.

Le plus jeune avait pour soi Va-si-vite-que-le-vent. Il prit à val le vent, et il allait derrière le chien, qui n'avait pas volé son nom, il allait comme le vent même et la poudre qu'il porte.

Si bien que sur le soir il arriva aux abords d'une forêt et qu'il vit là un château, le plus beau château qu'il eût jamais vu. « Voilà qui se trouve à merveille. Je ne savais où passer cette nuit : je vais demander la couchée pour moi, mon cheval et mon chien. »

Il s'avance, passe par le portail dans une grande cour, regarde de droite, de gauche : personne.

Il va vers l'écurie. La litière était faite, toute fraîche, toute prête. Il heurte du poing à la porte, il appelle : personne ne se montre.

Alors, ma foi, il amène là son cheval par la bride, il le desselle, il l'attache. Cela fait et bien fait, il ressort dans la cour, monte les degrés, entre à la cuisine.

Le feu était allumé et poussait ses lueurs, mais pas plus là qu'ailleurs on ne voyait personne. Rien ne bougeait, tout paraissait attendre. Personne, pas âme qui vive.

« Vive qui vive, qui vit verra! Quelqu'un finira par venir. » Il s'assoit devant le feu, son chien près de lui. Malgré soi, de temps en temps il regardait par-dessus son épaule. Il avait l'esprit assez fort pour n'être pas attaqué par la crainte.

« J'ai mon chien, j'ai mon épée, je ne redoute rien de ce qui peut m'arriver dessus. »

Tout à coup une petite porte s'ouvre, paraît une vieille sorcière, si déguenillée qu'on aurait pu pendre après elle toutes les louches du pays. Une vieille affreuse, toute en rides et en lippes, avec des yeux éraillés, chassieux, saigneux, qui vous faisaient mal rien qu'à les regarder. Elle tremblait comme un jonc dans un courant d'eau.

« Qu'as-tu, vieille sorcière, à trembler si fort?

- Oh! oh! monsieur, j'ai si froid que mes os me semblent des glaçons.

- Si tu as froid, approche-toi du feu!

- Monsieur, je le voudrais, mais j'ai trop peur du chien.

- Mon chien n'a pas de méchanceté, vieille sorcière.

- Méchanceté ou pas, monsieur, j'ai peur de lui. Or sus, attachez-le.

- Je ne suis pas ton valet pour attacher le chien. Et je n'ai pas d'attache, vieille sorcière: attache-le toi-même. »

La vieille ne se le fit pas dire deux fois. Dès qu'elle eut la permission, elle prit un de ses cheveux et attacha Va-si-vite-que-le-vent à la muraille.

Mais, sitôt fait, elle fond comme une tempête sur le garçon qui ne s'attendait à rien moins, l'attrape aux cheveux, le jette sur les dalles, et, sans le laisser se reconnaître, par la cuisine, par les degrés, par la cour, le traîne jusqu'à un caveau aussi profond qu'un puits où sans pitié elle le précipite.

« Maintenant, compte les cailloux du fond; tu sauras combien il y en a. »

Et elle remet par-dessus une pierre grosse comme une table des fées qui couvrait le caveau.

Le malheureux appelait bien tant qu'il pouvait :

« Va-si-vite-que-le-vent, à mon secours! A mon secours, Va-si-vite-que-le-vent! »

Mais Va-si-vite-que-le-vent était attaché par un cheveu de la sorcière, et pour se délivrer il lui aurait fallu renverser la muraille.

Le lendemain matin, le deuxième garçon qui avait couché roulé dans son manteau sous un arbre ramé, se lève, fait ses prières, se lave de belle eau claire au ruisseau et va pour repartir. « Mais qui sait ce que deviennent mes frères, et s'il ne leur est pas arrivé un malheur? »

Il regarde la vessie, la voit toute dégonflée d'un côté, du côté par où avait pris le garçon le plus jeune.

« Holà! mon pauvre frère! il est en grand hasard.» Sur-le-champ, il se saisit de son épée, il appelle Brise-fer, il saute en selle; et de chevaucher de pays en pays, par monts et par vaux.

Toute la journée il alla. Au bord de nuit, il vit un gros château devant une forêt.

« Je vais descendre là, et je demanderai: peut-être que quelqu'un a vu passer mon frère. »

Il entre par le portail, s'arrête au milieu de la cour, regarde, ne voit personne, appelle, ne reçoit pas de réponse. Alors, bien délibéré, il va droit à l'écurie. Là il aperçoit un cheval attaché; au premier coup d'œil il reconnaît la bête, et cette bête hennit en le reconnaissant.

« Ho! mon frère est dans le château. Il est ici, malade à plat de lit; il faut trouver quelqu'un qui en ait des nouvelles. »

Il attache son cheval à côté de l'autre et monte à la cuisine.

Là, il voit Va-si-vite-que-le-vent attaché à la muraille, un beau feu flambant dans la cheminée, la marmite à la crémaillère, les plats au vaisselier; tout enfin qui paraissait attendre sans que se montrât âme qui vive.

« Il va bien falloir qu'une créature vienne, à qui je ferai dire où est mon frère. »

Il s'assoit au coin du feu, son épée au côté, Brise-fer près de lui.

Dans le moment paraît la vieille, toute tremblante et cliquetante.

« Pourquoi trembles-tu si fort, vieille sorcière ?

- Hélas, monsieur, j'ai le froid dans les os.

- Si tu as froid, approche-toi du feu.

- Hélas! monsieur, j'ai trop peur de ce chien.

- Approche-toi, vieille sorcière, il n'a pas de méchanceté.

- Méchanceté ou non, j'en ai trop peur, monsieur. Or sus, attachez-le.

- Me crois-tu ton valet pour attacher le chien? Et je n'ai pas d'attache. Attache-le toi-même, vieille sorcière. »

La vieille ne se le fait pas dire deux fois : elle prend un de ses cheveux, elle attache Brise-fer à la muraille. Et aussitôt, se jetant sur le garçon, elle l'empoigne par les cheveux, le renverse, le traîne par les escaliers jusqu'au caveau de la grande cour.

Ce fut si subit qu'il ne put que crier, qu'appeler à grands cris Brise-fer et Va-si-vite-que-le-vent. Mais Brise-fer et Va-si-vite-que-le-vent étaient attachés par un cheveu de la vieille, et ils avaient beau tirer à plein corps, ils se seraient étranglés plutôt que de le rompre.

En un tournemain, la vieille précipite le garçon dans le trou près de son frère, repose la pierre par-dessus aussi aisément que si c'était le couvercle d'un pot de beurre, puis, toute grondante de contentement, elle s'en retourne au fond du château comme une araignée qui regagne le coin de sa toile. Et la voilà à attendre le troisième frère pour le soir du troisième jour.

Ce troisième, c'était l'aîné. Il avait dormi à la belle étoile sur une petite esplanade d'herbe et de serpolet dans les montagnes. Le lendemain matin il se lève, fait ses prières, se lave à une fontaine et prend le vent.

« Mais, mes frères, qui sait où ils en sont? »

Il regarde la vessie, la voit dégonflée d'un côté et bientôt après aussi de l'autre.

« Ho! mes pauvres frères! Le plus jeune sera tombé en quelque péril, et le cadet par-dessus en voulant lui porter secours. Vite et vite! »

Sans perdre une seconde, il se saisit de son épée, appelle Brise-tout, saute sur sa monture. Tant qu'il fit jour, il poussa son cheval. Ces trois frères-là s'aimaient chèrement, et l'aîné savait bien qu'il ne pourrait connaître le repos tant qu'il n'aurait tiré les deux autres du péril où ils se trouvaient.

Enfin, au bord de nuit, lui aussi, devant une forêt, il vit le château de la vieille.

« Il me faut entrer là, demander si quelqu'un n'aurait pas rencontré mes frères. »

En jetant les yeux partout, il avise une petite bergère pelotonnée derrière un buisson pour se garantir de la bise. Il tourne son cheval vers le buisson, il s'enquiert de ses frères auprès de la bergère; et comme elle ne savait rien d'eux, il dit qu'il va monter s'enquérir au château.

« Ho! monsieur, donnez-vous de garde! Il y a là-haut une vieille : après la vipère et la labrune, c'est la troisième bête. De tous ceux-là qui sont entrés chez elle, aucun n'est jamais ressorti.

- C'est là que sont mes frères : il faut que j'aille à leur secours!»

Il vole droit au portail, saute à terre dans la cour, entre dans l'écurie qui était grande ouverte. Il trouve les deux chevaux au râtelier, il attache le sien à côté des deux autres; il monte à la cuisine. Là il voit les deux chiens à la muraille, et le feu allumé entre les landiers de fer. Il s'assoit. Il attend.

Paraît la vieille, qui tremblait, qui tremblait, des pieds jusqu'à la tête.

« Qu'as-tu, vieille sorcière, à trembler de la sorte?

- Hélas! monsieur, j'ai le froid dans les os.

- Si tu as froid, approche de ce feu.

- Comment approcherai-je, quand j'ai si peur de votre chien?

- Mon chien est bonne bête, il n'a pas de méchanceté.

- Il se peut, monsieur, puisque vous le dites. Mais j'ai trop peur de lui: or sus, attachez-le.

- Me crois-tu ton valet pour attacher le chien? Je n'ai pas là d'attache. Attache-le toi-même, vieille sorcière. »

Sitôt le mot, sitôt la chose. Comme pour Va-si-vite-que-levent et pour Brise-fer, la vieille prend un de ses cheveux et elle attache Brise-tout à la muraille.

Et puis elle allait fondre sur le garçon, l'empoigner aux cheveux, le jeter bas, le traîner, le précipiter au caveau comme elle avait fait des deux autres, quand lui, qui se donnait de garde, se lève droit en pied, en criant:

« Brise-tout! »

Brise-tout, c'était Brise-tout. Il pouvait tout briser, même le cheveu de la sorcière. Du coup, il rompt son attache, rompt aussi celle de ses deux camarades. Tous trois, ils entendaient payer la scélératesse de la vieille. Ils se lancent dessus, les voilà après elle, houspillant et pillant, tirant et déchirant, passant enfin leur rage à si bons coups de crocs, qu'en moins de rien elle eut autant de trous à sa peau qu'à ses jupes.

Au milieu du tourbillon, - ils étaient déjà à la rouler sur les montées, - la vieille criait comme un aigle, pour qu'on ôtât les chiens, jurant que si on les ôtait, elle dirait où étaient les deux frères.

« Dis-le vite, vieille sorcière, et malheur à toi s'il manque un seul cheveu à leur tête!

- Ils sont là! Sont dans ce caveau! » En trois bonds, l'aîné y alla.

Quand il se trouve devant et qu'il entend ses frères gémir, il lui vient une telle force que de ses bras il soulève la pierre, la rejette sur le pavé. Il court à l'écurie, prend les brides des chevaux, tire de la fosse les deux garçons qui, s'ils n'étaient pas morts, n'en valaient guère mieux.

Mais il les pansa si bien de vin et d'huile, si bien les coucha, les soigna, les fit boire et manger, qu'au matin, c'étaient deux garçons tout neufs prêts à repartir en campagne.

Il n'y avait pas à repartir. Quand on pensa à retirer la vieille de la gueule des chiens, il en restait trop peu de chose pour que cela valût la peine d'en parler. On n'eut qu'à faire choir ce restant dans la fosse avant de reposer la pierre par-dessus.

Les gens se sentirent si merveilleusement débarrassés dans le pays qu'ils firent des feux de joie aussi hauts que des tours.

Les trois garçons avec les trois chevaux et les trois chiens :

Va-si-vite-que-le-vent, Brise-fer, Brise-tout, partirent en grande joie chercher leurs père et mère. Et le surlendemain, de la pauvre cabane ils les ramenèrent pour y vivre toujours au château de la vieille.

Puis le coq chanta

Et mon conte finit là.